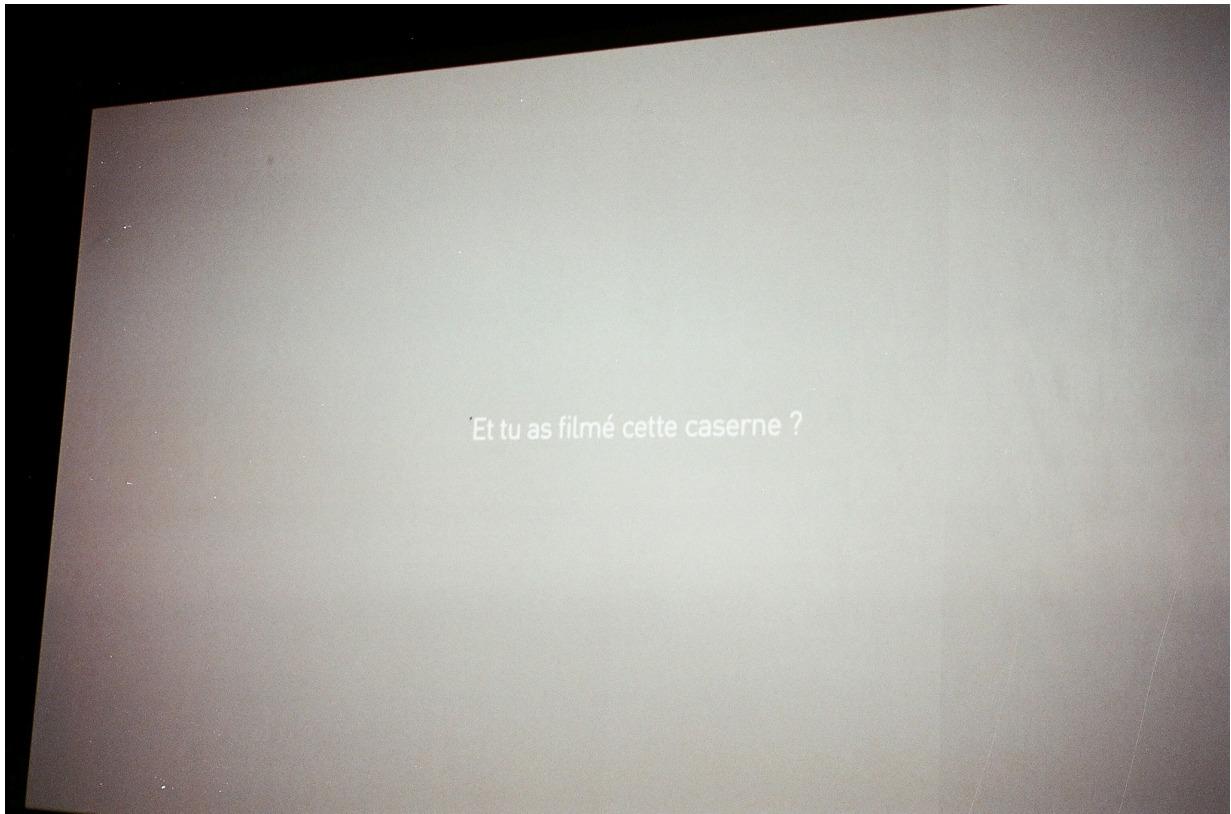


Foyer

Entretien entre Olivier Rachet et Ismaïl Bahri
mai 2016



Photographie de Fakhri el Ghezal lors de la projection à Casablanca, mai 2016

- Le film que vous avez présenté à Casablanca, lors du *festival Masnaâ*, intitulé *Foyer*, a fait sensation. Vous partez d'une expérience plastique consistant à filmer puis à projeter une feuille de papier blanche afin d'observer les différentes nuances qui parcourent votre support. Pouvez-vous revenir sur la genèse de ce projet ?

Foyer fait partie d'une recherche assez longue faite dans le cadre d'une résidence à *L'espace Khiasma*. Cette recherche était au début teintée d'un grand formalisme et se portait sur des questions telles que la lumière et le monochrome. Elle gravitait autour d'expériences consistant à placer une petite feuille de papier devant l'objectif de la caméra pour y filmer ce qui s'y imprimait : changements de lumières, vibrations du vent... Cela donnait lieu à des vidéos où on ne voyait presque rien, où les paysages étaient obturés pour laisser place à des vibrations lumineuses.

Au sein de cette recherche, *Foyer* a connu plusieurs « états » et modalités d'exposition avant d'aboutir à cette forme pensée spécifiquement pour la salle de cinéma. Le film a d'abord fait partie d'une installation vidéo intitulée *sommeils* qui a été montrée à *L'Espace Khiasma* fin 2014. *Foyer* était alors plus court (il durait 15 minutes) et se présentait sous une forme très embryonnaire. C'est en éprouvant l'exposition, en échangeant avec les visiteurs que j'ai vu qu'un film autonome pouvait être tiré de cette première expérience. J'ai alors ressorti les rushes pour tout revoir et tout réentendre et je suis retourné filmer à nouveau durant l'été 2015. Le film a pris sa forme actuelle début 2016. Il a été projeté pour la première fois à Casablanca et sera en Juillet au *FID Marseille*.

- Vous parlez à ce propos d'une "projection sans film" confrontant le spectateur à une expérience de visionnage franchement radicale. Mais l'intérêt du film réside aussi dans l'enregistrement des voix des passants qui viennent vous interroger, voire dans le cas de la police procéder à un interrogatoire. Comment la présence du son que vous aviez, tout d'abord, négligée, est-elle devenue prégnante à vos yeux et oreilles de réalisateur ?

Oui, je parle d'une projection sans film pour la raison que le film peut sembler, à première vue, ne pas comporter d'images, comme si le projectionniste lançait le projecteur sans la bobine. Ensuite, le spectateur est amené à saisir que le film se construit comme le développement de diverses intensités de lumières et de blancs et que la question de la double projection est, précisément, la mécanique du film : la projection physique de l'image et celle, mentale, du spectateur.

Et en effet, la recherche menée au début du film négligeait le son. Je travaillais comme ces expérimentateurs qui délimitent leur intension d'un invisible cordon sanitaire. Ce qui s'est passé est l'arrivée, le surgissement des personnes qui venaient me voir travailler et affecter l'expérience. Petit-à-petit, pendant que je filmais ce morceau de papier, enfants, adolescents, badauds curieux, policiers méfiants, m'abordaient pour voir ce que je faisais, pour regarder dans l'oeillon de la caméra et y projeter spontanément un peu de ce qui les anime. Je n'avais tout d'abord pas fait attention à ces interactions pour petit-à-petit comprendre que l'intensité filmique, poétique et politique résidaient précisément là où je n'avais pas porté mon attention : dans la voix de ces personnes venant à moi. J'ai alors réalisé en les écoutant que le film s'impressionne du contexte qui l'entoure, un peu comme le ferait une pellicule exposée à la lumière. La caméra, puis le film projeté, devenaient un foyer, à l'image d'un feu autour duquel se réunir. D'une certaine manière, je me dis qu'un film est toujours un feu et la salle de cinéma un dispositif de foyer avec l'écran comme source de lumière. *Foyer* développe cette intuition.

- Vous êtes originaire de Tunisie et partagez votre vie entre la Tunisie et la France. Le film "Foyer" a été tourné entre 2014 et 2015. Comment expliquez-vous votre désir d'aller procéder à cette expérience de réalisation inédite, en Tunisie ? Un tel projet pouvait-il être mené en France ?

C'est vrai que j'aime beaucoup travailler en Tunisie et ce projet appelait spontanément à se faire dans son univers lumineux. Je suis d'abord parti retrouver une lumière. Filmer en Tunisie est pour moi naturel, c'est là où j'ai grandi, où se trouve ma famille. Puis j'ai compris que le fait d'obstruer la caméra était une façon de filmer sans saisir, de filmer sans ramener d'horizons ou de points de vues sur un réel que je ne me sens pas capable de fixer ou de définir. Le film part de cette incompétence d'une certaine façon et cherche un moyen formel d'en tirer profit. *Foyer* n'est pas un film sur la Tunisie. C'est plutôt le milieu où il a été filmé qui l'a fait apparaître sous cette forme. En France, le film aurait pris une forme que je ne saurais prévoir. Sans doute pas celle-ci...

- Le projet qui était au départ le vôtre n'était apparemment nullement politique. Or les spectateurs ont eu, lors de la projection, la sensation d'accéder aux coulisses de l'histoire de la révolution tunisienne. La fébrilité des policiers venus vous interroger, la rage euphorique d'un groupe de jeunes garçons venus se baigner dans un plan d'eau et tournant autour du foyer de la caméra, intrigués; tout contribue à faire du film l'envers d'une réalité d'autant plus fiévreuse qu'on ne la voit pas. Cette expérience a-t-elle changé votre regard d'artiste ?

Je ne sais pas si cette expérience a changé mon regard. Ce que je sais c'est que les voix ont ceci d'important qu'elles peuplent le film. Dans ce sens, je ne pense pas que *Foyer* soit un film sur un moment politique ou, comme peuvent le penser certains, sur un peuple. Il y a un peu de cela mais je crois qu'il tente surtout d'expérimenter la façon dont un film se peuple.

- Vos différents travaux ont été montrés dans des lieux aussi divers que les Eglises de Chelles, la Cinémathèque de Tanger, le Collège des Bernardins à Paris ou le British Film Institute de Londres. Le film "Foyer" est entièrement tourné, en extérieur, dans une rue passante, proche d'une caserne et ailleurs. Dans quelle mesure la géographie des lieux influe-t-elle sur votre travail ?

La question des lieux rejoint celle des contextes. Et *Foyer*, dans ce sens, est un film qui interroge divers espaces. Celui, tout d'abord, de l'espace public au moment de filmer : de quelle manière la caméra peut-elle activer un effet de foyer ? Ensuite, celui de l'espace particulier de la salle de cinéma lors de sa projection. Le film convoque la salle de cinéma par la figure de l'écran blanc qui la caractérise. Voir ce film, c'est aussi voir un écran. Non pas n'importe quel écran, mais celui, spécifique, de la salle où on se trouve. Dans la salle de *l'Institut français* par exemple, nous avons pu observer la couture au milieu de l'écran, ces petites irrégularités sur les bords. Autant de petites aspérités qui généralement sont absorbés par l'image des films. Dans ce sens, *Foyer* ne sera jamais le même suivant les écrans sur lequel il sera projeté. Il se laisse affecter à son tour par le contexte de la salle...